

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 28

Artikel: Djan Carcagnou et sa tchivra
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224004>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENO
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



DJAN CARCAGNOU ET SA TCHIVRA

DJAN Carcagnoù l'avâi onna tchivra. Dza du grand temps, vo lo garanto. Dèvessâi avâi coumeinsî avoué Carcagnoù lî-mîmo, prâo su. S'étant bin zu amâ quand l'étant ti lè dou dzouveno. Mîmameint que quand Carcagnoù l'étâi pas prâo vito reduit l'allâve droumi avoué sa tchivra. L'étâi sa boun'amie, vo vâide bin!

Et tot parâi, l'è arrevâ à momeint que Carcagnoù l'a zu idée de veindre sa tchivra. Stasse n'étâi pe rein mè bouna que po medzi. Et po lo bâire, assebin Mâ lo bâire dâi tchivre, vo sède, cote pas tant Dein ti lé cas pas atant que cliquâ à Carcagnoù. Pû, du grand temps n'avâi pe rein mè l'einvyâ de cabrottâ. Lo bocan l'avâi biau verounâ à son eintor, cein lâi fasâi pas mè moufyâ que se guegnive la louna âo bin 'na comète. Son lacî l'avâi calâ assebin. Lè deint mîmameint coumeincîvant à lâi fére mau.

Carcagnoù l'a betâ on lincou tot nâovo à sa tchivra po la menâ à la faire. L'a oncora prâo rîdo trovâ on martchand : on monsu on bocon pe vilhio que la tchivra, que l'avâi prâi sa retraite.

Vo sède, prâo su, que lè monsu que praignant lâo retraite n'ant pas età fé ni hiè, ni dèvant-hiè. Stisse l'étâi justameint dinse. Et pu n'avâi pas tant de cliâo batse. On lâi avâi dan de que farâi bin d'atsetâ onna tchivra po avâi son lacî franc. Lî, lâi cougnessâi rein. L'étant dan zu à la faire et s'étâi assoupâ contre cliâque à Carcagnoù.

Stasse lâi seimbliâve bin dzeintya dein sa vitra de pâi blianc et rosset. Ie fa dinse à Carcagnoù :

— Diéro la tchivra ?
— Tant.
— Quin âdzo a-te ?
— L'âdzo de fére oncora dâi folie.
— A-te dâo lacî ?
— Ein a justameint trâo por mè. L'è po cein que la vu veindre.
— Diéro ârye-te ?
— Trâi litre.
— Cein farâi justo mon compto. Vo l'atsîto et pu l'è bon.

L'è su que trâi litre l'étâi prâo et lo monsu retraitsâi étâi tot conteint. Preind dan la tchivra et via à l'ottô.

Que s'è-te passâ ? n'ein sé rein. Mâ, on dzo, lo monsu reincontre Carcagnoù et lâi fâ dinse :

— Vo m'âi inguieuzâ, vilhio guieux !
— Quejnet ?
— Oï, vo m'âi de que la tchivra l'aryâve trâi litre. L'è onna dzanlye à ître damnâ. N'ârye pas pî on demi-litre per dzo.
— L'è justameint cein que vo z'é de. Vo z'é pas de trâi litre ?
— Oï !
— Eh bin, l'è cein que voliâvo vo z'esppliquâ. Trâi litre.. pè senanna!

Marc à Louis.

PAYSAGES DE LA DOLE

MATINEE de juin, lumineuse et seraine! Sur l'étendue verte où les paysans fauchent les foins, on aperçoit les champs de blé qui ondulent à la brise matinale. A mesure qu'on s'élève, le paysage change. En bas, c'est la région des vignes, disposées en carrés réguliers, le long des pentes que dominent un village, un manoir, une église ou un groupe de maisons isolées. Puis viennent de grandes campagnes avec des prairies aux fleurs multicolores — vastes prairies coupées de bouquetaux, de taillis et de ravins. Encore quelques instants, et nous pénétrons dans une épaisse forêt de hêtres où les premiers sapins font leur apparition.

C'est une route en lacets, une route de montagne. Des épilobes jalonnent le chemin, de hauts épilobes, aux calices mauves, qui croissent par touffes ou par bouquets et qui semblent s'incliner sur votre passage.

Enfin, voici le haut de la pente. On s'arrête pour regarder la vue : l'immense plaine se déroule jusqu'au lac, d'un bleu clair, qui s'avance en pointe vers Genève. Au-dessus des collines savoyardes, les Alpes s'abaissent graduellement vers l'occident jusqu'à l'endroit où le Salève semble fermer l'horizon. Mais à mesure que les montagnes s'abaissent, le ciel se relève et apparaît clair comme les eaux du lac.

Dans l'échancrure boisée que forme le col de St-Cergue, un hôtel surgit tout au haut de la pente ; puis, peu à peu, on distingue le village dans son cadre de sapins. C'est un vieux village montagnard que l'industrie des étrangers transforme peu à peu. Les toits de bardeaux ont à peu près disparu. Ils sont remplacés par des toits de zinc ou de tuile qui donnent au village un cachet tout particulier. Les anciennes granges ont fait place à des magasins et à des bazars où l'on vend un peu de tout. Derrière les vitrines claires, de jolies vendeuses

attendent les clients en promenade. L'église a un clocher carré, l'hôtel des postes est un édifice à plusieurs étages et çà et là apparaissent de minuscules trottoirs tout comme dans une petite ville.

Une maison, cependant, n'a guère changé d'aspect : c'est une vieille maison basse, aux murs percés de quelques fenêtres seulement. Pour la voir, il faut quitter la grande route et faire quelques pas dans une cour rectangulaire. Alors, on s'arrête devant la modeste porte d'entrée et le regard tombe sur la plaque de marbre qui la surmonte. Cette plaque porte l'inscription suivante : « Dans cette maison qui appartenait à Jean-Etienne Tréboux, Lamartine fut accueilli au printemps 1815. »

L'auteur de « Jocelyn » aurait peine à reconnaître, dans ce bourg populeux, cosmopolite et cossu, la petite bourgade montagnarde, perdue au milieu des sapins, où il élut domicile, il y a cent seize ans.

Pour aller à la Dôle, il faut quitter la route et pénétrer dans la vaste forêt qui ouvre aux promeneurs ses retraites profondes. Ce n'est pas la forêt commune, avec ses sapins alignés comme les colonnes d'une cathédrale, mais une succession de bois et de taillis coupés çà et là de clairières où chantent les sources, où s'attardent les dernières gentianes et où les trolles d'Europe forment des bouquets innombrables. Alors, on se plaît à flâner sous la haute futaie, on s'étend au bord d'un ruisseau et l'on s'endort à quelques pas seulement d'une énorme fourmilière dont la vue seule témoigne du génie des insectes chers à Maurice Maeterlinck.

Les heures s'écoulent, mais le paysage ne change pas. Ce sont toujours les mêmes clairières, les mêmes talus herbeux avec de grands sapins semés au hasard et qui servent d'abri aux vaches durant les jours de pluie.

Enfin, quand on arrive au haut d'un col, la Dôle surgit brusquement. Ce n'est pas une dent,

